

djinns
collection

Gilbert Bourson

VOIERIES
ET
AUTRES CIELS

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-074-5

EAN: 9782355540745

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON

VOIERIES
ET
AUTRES CIELS

djinns
collection

Gilbert BOURSON

VOIERIES
ET AUTRES CIELS

Le chasseur abstrait éditeur

VOIERIES ET AUTRES CIELS

Seule la ville moderne offre à l'esprit le terrain où il peut prendre conscience de lui-même.

Hegel (cité par Camus dans *L'été*)

Décharges avec leurs montagnes de mouettes
Mortes ;

Des vestiges de jeux d'enfants et de poupées
Entassés ;

Carcasses embouties pour le mûrissement
Qui va vers le futur ;

Dans les fermes-écrans, c'est tout un grouillement
D'images-crocodiles ,

Exhibant, l'air de rien, tout un casting de dents
D'un blanc immaculé.

(décharges avec images télévisées)

Cuivres et prophéties du parc avec parterre
Où bourdonnent turpides les grandiloquences
Des rapidités ;

Et dans l'air hyaliné c'est l'humide abandon
Des routes écartées ,

Où montent des vapeurs infantiles relevées
Autour de la pensée

Qui sème sur le lieu ouvert comme un chantier,
Des lieux rétrospectifs.

(parc public)

Fantômes sur le fond plombé de la brume,
 Soleil égoutté sur mes yeux enterrés
 Qui regardent la ville dans le blanc du ciel
 Où les égouts s'implantent ;

Le regard asphalté se couche sans germer
 Comme un vieil os de taupe au pied des châtaigniers
 Qui préparent un fournement d'armes de poing,
 D'armures et de gants taillés dans un cuir brun ;

Et l'à flanc de falaises des femmes qui passent
 Rebâtissent le vol des grands oiseaux de l'air
 Pour qui les suit sur le brancard de son regard
 Sous perfusion d'émeutes, pleines de vocables
 Vrais comme le rêve actionnant ses poulies ;

D'un balai matinal le balayeur sourit
 À l'intérêt social de l'ordure qui court
 Le long du caniveau, « ce long fleuve tranquille ».

(petit matin)

Engouements célestes dans leurs emballages (nubes)
 Avec leur fourniment hamletique de mots – ;
 Avec quoi scotche-t-on le ciel – ? Songe le manœuvre
 En caressant « sa grosse engin » – : Oiseau piqueur :

Même un oiseau qui chie est comme un damoiseau
 À côté du baby qui suce un doudou blanc
 Couleur de saleté bienheureuse, Dirty
 Dirty aux innocentes papouilles furtives.

Les panards dans la boue du chantier qui déborde,
 On investit la véranda publique, et ses
 Autos-dindons-bolides dans leur caisson vert,
 Sur le bord de laquelle est cette sépulture

De nous : (promenades tant de fois jadis)
 Comme fut le tombeau, celui qui tombe – haut
 Du rêve de Properce, où dort sa Dulcinée,
 Déberçée par les bruits, avec le cependant

Détergeant staccato-legato des passantes :
 Mais nulle n'a le bleu des yeux de « Tempspassé »,
 Qui meurt dans la blafarde façade du jour
 Et son panneau vantant l'avenir sur écran.

– D'une voiture sort : « Hé la rimaille, on rêve ?
 Un coup de coq rageur ponctuant l'injonction.

Hiéroglyphique passe, belle et négligée
Dans sa peau gitane, quelque adolescente,
Qui laisse un petit message déchiré
Derrière ses chevilles couleur de bolets
Après la pluie d'été ;

Tenant avec son poing sa manche de tricot,
Elle rend invisibles les ongles rongés
De son désir intransigeant, et dans ses yeux
Brille comme un défi : « pigez bien que demain,
L'amour sera terrible ».

(petite figure allégorique)

Viennent de haut–, même les plus rebelles,
En pleine terre d'arrière saison et qui font
Les bedaines rebondies du site (lequel ?),
Oiseaux compris enfilés sur le fil
Coupant de la parole rasant les hangars
Où congressent les larves frêles des déluges;
On n'y voit pas grand-chose dans c'brouillamini :
Les mânes des fenêtres défenestrées sont
Des choses qui s'expriment encore aux façades,
Appelant au secours le vitrier d'une âme
Dont les mains pianotent sur la vitre, mais
Les femmes ont des doigts cassants dans les lessives
De ce mauvais rêve de béton armé ;
De haut encore un bloc de réalité choit.

Un parc de petits fronts butés dans le regard,
 And the clouds enfoncés dans l'azur de ses yeux,
 Orageux qui menacent les contrariétés,
 Ses genoux blonds lançant des avis de recherche
 Dans l'indiscrétion veloutée du printemps :
 (Le sien ne duvetait qu'un brin « sous la futaie »
 De ses démangeaisons),
 La fillette de même étoffe que sa robe
 Nue des pleins pouvoirs de l'ingénuité,
 Fait la crevette au bord du caniveau qui mouille,
 Et charrie le pas-propre. Et les fermentations
 Des égouts font plisser son nez, on la dirait,
 Prête à commettre un meurtre pour de vrai, ou de
 Porter plainte contre x pour le mal-fait des choses.

(fillette et caniveau)

La plaque commémorative des égouts sur le trottoir,
Et les ongles des grues au verni écaillé, qui grattent
Un ciel mongolien bouche-bée sur habitat passé au cirage,
La ville est comme un bizutage où la page économique
Se racornit autour du papyrus des femmes jambes nues,
Qui arpentent le grand compas des oraisons
Du rêveur matinal enrôlé de blancheur purulente,
De citrons mal tranchés, pris dans les meurtrières
Et les plaies du béton défigurant la mer, ville butée,
Sans poils aux aisselles, et cahier sans marge au slogan
Dépareillé, comme la demi-mort d'un lac diminué,
Allurée de sans-face poussant son fou blanc,
Et sans ponts délurant la perfection récente
Et brève du passage : La ville pavoise d'un sol évanoui.

(24/11/05 - la ville au petit matin)

Matelas sans cils, ressorts-sans res..., parois
Désarçonnées du lierre sur vieux mur d'égout;
Le saut parachuté des pylônes fleurit
Dans les ouïes calcinées des façades; poussier
De cygne sur l'asphalte étanche comme l'eau
Embusquée et soumise aux chevilles moisies
Bottées de pvc; pop-corn d'urbanité
Dans l'air de coffre-fort violent et inviolé,
Où filent des cerceaux aux relents d'œufs-brouillés,
Cuits dans leur commentaire insolvable, et hilares
Des casques limitrophes dans les cars blindés
Aux couleurs de sucettes et d'ongles obtus,
Fleurissent, coprophages de leur mentonnière
Abusive et gardienne de l'ordre public.

(climat d'une ville)

Chantiers – plein ciel et terre –
Collutoire des yeux des femmes
À la gorge du ciel – écharpe
Aussi des amoureux baisers

Des Couples -- et Menthe – Glaciale
Affichée – plantée haut –
Plus haut que ce front butant contre
L'avenue dressée comme une palissade.

(panneau publicitaire)

Conquêtes dans les entrepôts—, des ailes
Avec dédicaces et abdications en vol
En caresses de cheveux froids et modernes
Avec les migrations des doigts sur le progrès
Du ciel qui porte haut l’oiseau exorbitant
Des distances franchies comme on ronge un tibia
Au temps; Déshabillée *la brèche aventureuse*,
Au solstice des mots le temps d’une chanson
Sur le chariot ailé; plainte aux joues de tracts:
The jungle crouched, humped in silence;
Ô douces nuées noires des pluies en faiblesse
Et en délicatesses de haine et colère
Où chambres et forêts s’accouplent en ouvrant
Le monde entre les draps de leur double vitrage.

(aussi énigmatique qu’un rêve)

*Je demeure dans le Possible –
 Plus belle Maison que la Prose –
 Avec un nombre de Fenêtres –
 Supérieur – aux Portes –*

*Des chambres comme les Cèdres –
 Imprenables pour l'œil –
 Et pour l'Impérissable Toit
 Les Greniers du Ciel –*

*Pour Visiteurs – les fringants –
 Pour Occupation – Ceci –
 Allongeant les doigts de mes Mains
 Cueillir le Paradis*

(intrusion de Emily Dickinson)

Un silence zonard plafonne sur la ville
Assise sur son siège éjectable :

Là-haut,

Le coton d'un avion étanche l'écorchure
De quelque souvenir au miroir de l'azur— :
Peut-être de nos deux regards superposés
Jadis dans un aussi inclassable décembre ;

Et son fret se dépose comme une fêlure
D'ombre sur la page.

(miroir de décembre avec avion)

De très belles fleurs aux façades sourires
Avec la discrétion des « petites ferveurs »
De balcons saisonniers, de fenêtres fermées
Sur des mains aux passages secrets, apprenties
De sources et racines, pourpres et verdure,
Asséchées dans un corps de larmes retenues,
Et tout ankylosées de caresses trop sages
À force de toucher le monde pour qu'il brille
Et fleurisse aux limites grises de la ville
Où fléchit le détroit des neiges du regret :
Ce sont les yeux, les doigts, les paupières des murs,
Sur le timbre du ciel qui comptent tous les jours
Dans les regards du voisinage qui se perdent
Au-delà vers des insolences de prairies.

(25/01/06 - on fleurit les balcons)

Offertoires et armes blanches dans le ciel,
Et des annapurnas de genoux sous le drap
Tendu de la clinique du jour, le mot « sortie »
De cet horizon pâle vers lequel se ruent
Des autos transportant comme une citation
Leur « être mort », des gens
Sans midi ni dragon, mais des dévotions
Dans le regard privé du moindre ricochet,
Des jeunes gens trop vieux d'un avenir et des
Enfants aux gestes de lacet défait qui rient
À des violences de rengaines dégainées
Avec des enrouements d'entrepôts incendiés.
Logiciel performant, des cadres dynamiques,
Regardent d'un air froid l'écran de la journée.

(promenade en ville avec Hegel)

Des cages d'éclairs et boisseaux de lumière
Dans les commissures amoureuses, des
Linéaments soyeux de feuilles silencieuses
Et vastes de prairie et des théâtres d'ombres,
Où sourdent des musiques et des désertions
Honorables et saines; les courtiers du vent
Courtisent des volets avec des cris de mer
À intervalle d'algues; pierres et virgules
Commercent et nocent dans les écritures
De l'informulée douceur des abattoirs
De la nuit tyrannique, avec le cri profond
Du fils de Sémélé la Cadméeenne en crue
À ne pas oublier, pour que les mots bondissent
Comme des pirates devenus dauphins.

(10/02/06 - devant la cage du lion)

Et le grillon qui s'évertue dans le ciment,
Et le goal du bonheur devant les buts du jour
Peints dans un trompe-l'œil sur les murs certifiés
Par tout un démenti de virgules et poings ;
Genoux de la fillette accentués de roues :
Elle est à bicyclette et rase le chantier
En déhanchant les épiphanes de ses reins
Cernés d'un machiavel de tissu coloré,
Éreintant la cité d'un trope élémentaire
De détonation violente de fougères,
Et de dévastation superbe autour de soi
Qui sème des écroulements salubres d'où
Surgit l'éblouissante débâcle du sang,
La bègue nudité réinventée du ciel.

Ce coup d'reins plein les ailes...;
Et mécanismes bleus de ces passerelles
Dont nous connaissions les moindres harmonies
Entre nos quatreyeux bibliques, car les z
De l'éclair insolant nous accordaient, folio
Corps à corps, c'était comme un tombeau
De vive éternité, chocs, douceurs et tremplins
Dont on rêve « *à nouveau chaque nuit* » /
Entrepôts pleins de mers, délires et embruns,
Comme dans les baisers à trombes que-veux-tu,
Aux falaises cambrées de chute ourlée d'oiseaux
De soi, et qui s'étirent aux replis de sel
Afin de s'encorder aux balises du vent,
Ces haltes de la voix qui rôde devers moi.

(16/02/06 - après le passage de la comète)

à Charles Klein

Les paons ont la couleur de leurs cris..., entends les
 Dans la nuit remplie d'yeux cernés de vert et d'or
 Comme les feuilles mêmes qui heurtent la vitre,
 Et saluent ton enfance étendue comme un parc,
 Avec les kiosques d'ombre vides même d'ombres;
 Le lac aussi qui fait la roue sur les années,
 Avec les animaux de bois peinturlurés
 Qui traversent la chambre avec un son phtisique
 Et grinçant en tournant comme la queue des paons,
 Où le parc étendu, se répand vertement
 De folio en folio sur l'arbre de la vitre;
 Entends tu dans les kiosques l'ombre s'éclaircir,
 D'être si galamment saluée par les paons
 De la nuit ocellée de criards météores ?

(19/02/06 - les paons des Buttes Chaumont, sur photo en sépia)

Éloquences, oiseaux et ruines et les nues
Sur l'établi du livre d'heures, qui replie
Les tonnerres des comédies que nous jouâmes
En folâtrant avec les chiens imprévisibles
De ces personnages dont nous incarnions
La parole d'alors, (nous nous sommes quitté
Depuis pour nous héler, depuis les prophéties
Des vagues vers des caps, des promesses, l'écho
D'une réponse intrahissable et sans adieu),
Sur d'autres archipels célestes, martelés
Par les insinuations du temps méticuleux,
Qui nous brode des latitudes pavoisées
D'impénétrables rives, mais d'irréfragables
Enlacements d'un seul et perpétuel élan.

à Wallace Stevens

Ces charmes tirent le chariot des vues...,
 Yeux et doigts font filer la rumeur des venues ;
 Et c'est sur l'harmonium où tout vient :
 Et le regard des choses, leurs sonorités
 De vocables tissant l'invisibilité
 À même le chantier du visible, le blanc
 Où les grues des sentiers,
 Montent les chapiteaux, la scène et ses poulies,
 Le temps qu'un autre blanc envisage le lieu
 Et tresse la contrée réelle où simplement
 Se parle la présence : lumière et saison,
 Portique ou corridor d'un corps se récitant
 L'immédiate oraison, et la paille du feu
 Qui craque sous la langue et ses dossiers gelés.

(22/02/06 - l'harmonium)

La femme désarticulée toute en déséquilibre
Sur le trottoir, s'arrête, se cogne le front
Avec un geste brusque en prenant une pose
Comme pour retenir l'axe de l'univers,
Et repart en poussant un cri intolérable
Qui semble érupté des forces du chaos,
Puis de nouveau se bloque, on manque se heurter
À ce dos qui fait peur par l'interrogation
Qu'il semble se poser et de façon tragique
Sur l'équilibre universel en excluant
Tout autre météore sur sa trajectoire
Qui reprend sa course, bras ébouriffés,
La jambe déhanchée, c'est une équation :
Colère, étonnement, orgueil démesuré.

Le péan du soleil sur les vignes...;
Et les affûts des prés au dessous et leur charge
Où les corps se suspendent à des passerelles
Sur des abîmes stables --- Ce sont des chahuts
Aux parterres bien ordonnés mais entêtants.
Et dans l'école un écolier, sur son cahier
Violemment jette une grosse tache de rouge
En disant : « C'est d'la viande » -, puis sérieux la cerne
D'un joli trait noir pour lui donner la forme
D'une belle entrecôte vue chez le boucher.
Son geste apollinien s'esquisse dans l'éclat
Du soleil où sa main, se dore comme un nombre
Jeté par la fronde du vent, scarabée
Qui marche sur la feuille, calme et concentré.

(couleurs et dessins)

Les grilles de l'enfance, les panoramas
Et passages des inquiétudes et merveilles,
Derrière de lourds coussins, le miel ombreux
Des arrières boutiques comme des ancêtres
Aux joues de clémentines démenties trop tôt,
Et des apothéoses vieilles maintenant
Comme des porcelaines nues et attifées
De vitrines très chères où se voir à la montre ;
Et tandis qu'au défaut des choses se recoud
Un rêve d'enfant plein de livres et d'estampes,
Un bruit dur de rideau de fer qu'on tire, vient
Rappeler ce mélo où l'on voyait saigner,
Entre sol et rideau descendu aux trois quarts,
Les jambes de la femme assassinée d'amour.

(hommage à Walter Benjamin)

La rue est à quai d'avril,
 Les oiseaux
 Ont les ailes gourdes...;

La quille de l'air racle l'asphalte
 Séquestrant les mots dans les pas :
 (Ce sont des chalets, filant dans l'invisible
 Recouvert de gris)...

La rue des écoles déhanchée de toi
 Boîte comme un Jacob, et à chaque tournant,
 La plupart du temps.../
 Le temps ne prend part qu'à ce « claudiquement »,
 Sous un ciel qui pend ;

En bas, dans la soute, monsieur paradis
 En bleu d'chauffe choisit ses mots pour ajouter
 À « la mélancolie des choses achevées ».

(rue des écoles)

et je leur enverrai des évastateurs...

Jérémie

Un ciel inhabitable de fumées stagnantes,
Oracle à Seraya— «La d'ssous ça schlingue un brin
 «Camarade --- Hé patron !... un autre godet, please !
 «hé reluqu' voir la fill', fringuée comm' j'te dis pas !»
 (Et moi je vois très bien le poème de Swift
 Écrit sous ses nippes); la ville gandine
 D'employés sevrés, briqués à la nénette,
 Et le talonnement glamour des dactylos
 Qui tape le futur scénario de la nuit;
 (La ville manucure ses doigts pathétiques),
 Ceux des fées sont coupés «*nous n'irons plus au bois*»,
 Les femmes du métro sourient à leur portable :
 Il y a des citrons mitraillés sur les murs,
 Avec des claires-voies donnant sur les chantiers.

(choses vues et entendues)

Écoutez, vous qui oubliez que le ciel est bleu,/vous dont le poil se hérissé/comme à des bêtes féroces,/c'est peut-être que là,/sur notre monde, le dernier amour/vient de s'embraser du teint d'un poitrinaire.

Maïakovski

Moi, moi, moi, traversent le pont de Clichy
 Sur le fleuve enquêtant sur la fosse commune
 Et qui ne coule plus « *afin qu'il t'en souviennne* » ;
 Des âmes maculées de larmes ravalées,
 Tendres filles voulant *un amour véhément*,
 Des couples passent sur le trottoir que l'on dresse
 En fin de journée comme on fait d'une échelle
 Pour une descente de Croix ;
 La seine est comme un pleur dans l'œil de Tirésias
 Qui voit le couple en lui, sur les eaux, dans les mots
 Qui embuent son regard : C'était un autre pont ;
 Enterré en bordure de la rue bruyante
Pocis Amor deus est... il ne brûle plus
 De ses habits froissés le froid du parapet.

(*pont de Clichy*)

Only through time time is conquered.

T.S Eliot

Méduses de pébrocs dégoulinants,
 Girafes des giboulées de mars ; des pianos
 Semés hic et nunc sonnent sur les allées ;
 Un ciel obtus d'obus crible de soleil froid
 Quelques rotules nues ;
 Ô le zinc où l'on peut siroter les prémices
 Acides du printemps ! Des enfants vont au zoo
 De leur obstination, criarde et débridée,
 Avec cette formule de Lessing dans l'œil,
 D'ailleurs : « *l'éternité toute entière est à nous* »
 Le ciel strygré s'écoule, motoral et bleu :
 C'est comme s'il faisait beau temps « pas tout-à-fait »,
 Et les enfants s'étonnent que les otaries
 Aiment à se mouiller avec l'éternité.

(10/03/06 - girafes, giboulées et otaries)

Cadastres et pistes cyclables, les yeux
Des écluses pleurent, et les pas perdus
Qui frôlent l'indécence des quais se marient
À des brumes folâtres, la seine s'imbue
De fins fantômes blancs, un interno dolor,
Résonne dans les mâts pointilleux qui font
Fleurir la pâle fleur de l'arbre de judée ;
Des couples se promènent dans la plaie de l'air
Qui batifole un peu à l'estime des voiles...
(Mot barré ici), le blanc repte enchanté
Dans les vues trop restreintes de nos postulats ;
Les bateaux font un bruit de narines qui flairent
Au ras de l'imprécise tabagie de l'eau,
Qui fume les minimales arguments du temps.

(quai de seine)

Hic segetes veniunt... déclame celui
Qui est attaché à sa terre, ici
Rien ne vient que...

Et le panneau publicitaire aussi
Récite *son* Virgile pour des pourcentages
Plus avantageux...

Sinon, *exit e mundo*.

(panneau publicitaire)

Écarts en guirlandes futées à l'occident, ce sont
 Mes bagatelles, pourtant, dynamite, brûlures
 Et comble de pétales, coups de hache, abîme,
 Et les obliquités des brisants corporels
 Que la nuit revendique. Les doigts du poème
 Tressent un séton de bisons chargeant fort
 Au tuf de mes voyelles, leur *herbe-à-bison*,
Ubi semper virens laurus, douceur et pleur ;
 Ici, un portail vide et la feuille d'érable,
 Pour l'amour le son de la soie sur la mer,
 Et le pas vrai plus vrai des missives promises
 Avec le flot qui vient et ne signifie rien,
 Que d'être le flot même et la plage rêvée
 Par les falaises-frondes – *et le froid du papier*.

(12/03/06 – un poème, rien d'autre)

Et cette redoute à prendre avec les toasts,
Un rien de bleuité spectrale et le carreau
Qui manque un peu sa cible avec sa transparence
Donnant sur l'décor; et le tout devient pierre
À lancer contre tout, pour qu'éclate le fruit
Du chantier colossal qui monte de la nappe
Avec l'odeur des mains à carreaux de la nuit
Qui brodent les yeux fastes aux comparutions
Des mondes dans le monde en ellipses fossiles
Comme des caresses en marge d'ellipses,
Avec les maladresses subtiles requises
À l'ébahissement dans les aubes insues,
Où les murs sont aussi saisonniers que la mer,
Où le jour se concerte dans une interview.

(bonne pensée du matin)

*et lisant le chiffre si considérable...
je pensai soudain au nombre de cheveux
Que cette nuit j'ai caressé quand je tordais
ta lourde chevelure.*

anonyme chinois

355.734.795.000... kyrie eleison !!!
Chante le jour pâle sur la cité morne
Au clapier des klaksons, qui se taisent mais
N'en pensent pas moins. Un vent de Cassandre
Paraphe un salubre et savant codicille
Au bas du testament tout gainé d'horizon
Des genoux des filles : (la ville se trousse
Et montre ses tennis). « *Le temple est sacré
Car il n'est pas à vendre* » dit le vieux poète ;
Et autant de baisers que dans le coffre-fort
Du livre de Catulle volent dans l'air gris :
Ad claras Asiae volemus urbès...
Les banques sont ouvertes dans l'œil du dragon,
Mais une taie livide ronge son iris.

(les banques sont ouvertes)

Les yeux pleurent sur le bastingage où se dresse
 Un Carlton d'embruns, où la mer
 Est tirée de l'oubli comme une souris.
 En fait, une petite bourrasque de phrase
 Courte et désemparée de si mal évoquer
 Le discours des falaises ; poitrine escarpée :
che fosse fatta d'una bella petra
 Les femmes nidifient sur leurs seins moulés
 Dans un laps de ciel sans autre argument,
 Que la tension couturière de l'air
 Etirant le damas des choses en sursis,
 Où l'on compose sur un littoral de stratégies,
 Aux heurtoirs limitrophes, toujours en litige,
 Entre la déchirure et l'inexacte joie.

(sentiments mêlés sur la plage)

Arrivé sans la baie de Naples -- /
Du port : le Vésuve, comme un dessin –
Bientôt, la ville / note Melville /
Et plus tard, Pompeï, et son ancien cratère :
Un sermon facile à faire –
Je préfère Pompeï à Paris / note encore Melville /
Le cratère moderne ressemble à une carrière abandonnée.
Puis retour à l'hôtel à minuit,
(Pour consigner « tout ça » dans son petit carnet)

(le carnet de voyage de Melville)

Dans le métro, sur la banquette en face de moi,
Une jeune femme lisait *l'Ève future* de Villiers,
À coté d'elle un homme s'était envolé
Dans le *nuage rouge* d'Yves Bonnefoy,
Tandis qu'un autre, un tantinet plus jeune
Était plongé dans un livre de science-fiction,
Les *chroniques martiennes* de Bradbury;
Quant à moi, je me délectais d'*enfance berlinoise*
De Walter Benjamin.
Et ce coin de wagon me semblait transporté
Dans un univers parallèle à celui,
Où les autres voyageurs branchés à des prothèses,
Caressaient les contours d'artefacts voluptueux,
En ayant mis en veille l'écran de leurs yeux.

(*univers parallèles*)

La ville pavoise de tous ses divorces — les filles
 Consultent l'horaire du bus en gloussant
 Sur la licorne éraillée de leurs ongles ;
 Même les nuages : le leurre d'Hélène à Troie
 Sur le rempart des vitres sans mer ni tableau
 De mer, mais des fleurs virtuelles à force
 De rêver de fleurs aux balcons, ces mauvais
 Orateurs des façades -- ;
 Rien que les talons des femmes sur l'asphalte
 Qui soient nos machines à écrire, et rien
 Que l'immoralité superbe de leurs reins
 Traversant la chaussée — elles vont cependant
 À des séparations, à d'autres catalogues
 S'enfuturiser dans *un confort nouveau*.

Plein gaz des arbres, les bastos dais l'air,
Et le percuteur bleu à l'index des nuées.
En liasses de possibles, les feuilles des routes
S'emplissent à ras-bord de l'appel importun
Du sang — sur les terrasses
On étend une bâche comme un précipice,
À l'encontre du vent qui moissonne le monde
Du centre à l'occident. L'œil mongol des égouts
Regarde l'heure fixe des heurts habitables
Aux pavés désertés par le vol des oiseaux.
La ville se déhale et bat avec son scalp
Les troncs des marronniers; il y a des poupées
Qu'on jette aux meurtrières des murs — et des yeux
Sur le plancher glissant d'insondables raisons.

(11/04/06)

Déjà l'absence, et les commencements du présent
Qui prennent le pas sur l'aube et sa blancheur
De page non encore écrite, cependant
Voici déjà les mots sans encre ni papier
Qui nous prennent la gorge, la respiration
Et les choses nous soufflent l'idée, la pensée
Ce presque rien qui prend la nappe, les rideaux,
La vitre et son dehors, le monde tout entier
Avec ses bruits revus et corrigés d'hier
Et le nouveau théâtre qui ouvre ses portes
Sur la comédie dont les rôles sont tous
Plus ou moins distribués au même qui dit je
Sur la scène qui monte vers lui comme un lac
Où nagent les cheveux sombres des fortes crues.

(la crue)

*nigrorumque menor, dum licet, ignium
 misce stultitiam consiliis brevem:
 dulce est desipere in loco.
 Horace liber quartus—xii*

Sabines pour tes yeux, des équerres --,
 Et des idées de dieux moitié faisans et
 Moitié genévriers, avec l'ailante baie
 Des rages luxuriantes — aussi les gnosies
 Fastueuses des érosions irrécitables --,
 Et falaises couchées sur le granit des vagues :
 Aussi bien finisterre que cou de brebis
 Ouvert pas les érines de tes vœux --, partout
 Cette injonction de l'aine dépliée du chant
 Aux angles morts du roc sa giberne de failles,
 D'où la voix se hèle, où circule l'oiseau
 Du trop-plein qui dit va --,
 Et d'où sort l'éternelle fin qui est présente
 Ici, toujours --, et le gréage de ton sang.

(rochers, vagues et oiseaux)

Arbres aux longs bras nus d'automne devant
La fenêtre tout près de ces bras qui embrassent
Une saison d'avant les saisons sans saison
Autre que celle de ses bras et qui s'ouvriraient
Comme une autre fenêtre à réveiller un corps
Par un corps sans saison autre qu'un autre corps
Mais que l'on ne voit plus dans ces longs bras d'automne
Longs comme est la durée des choses qui se voient
Garées dans l'entrepôt du temps qu'il fait le long
De cet automne permanent à la fenêtre
Où la ville déploie ses nids sans alouettes
Et sans printemps pour prendre ce bras qui écrit
Les mots qu'on n'entend plus qui tombent comme feuilles
Sur la fenêtre aveugle ouverte entre ces bras.

(en définitive: sans titre ni ponctuation)

Le temps fait mine de s'arrêter,
Les urnes qui planent là-haut, immobiles
Versent sur les choses, une poussière grise,
(Peut-être des choses).
Et c'est comme un grief sur la feuille
Avec ses pas de neige durcie,
L'étang retourné mal éteint du passé,
Avec le bras caché, et la main qui te touche
À même la froideur givrante des contours
Où la voix s'entend mal, à travers la paroi,
Dans l'immobilité qui circule dehors,
Entre les arbres foudroyés des souvenirs ;
Rien ne bouge, tout bouge, le vent d'un visage
À la vitre où en nous, vibre le mouvement.

Il peuplait son attente d'âpres comédies, quand le vent
Souleva la nappe, et que l'orage apporta ses enfants
Avec les genoux nus et effrontés pour rires
Et mettre l'herbe sens-dessus-dessous dans la contrée,
Confirmer le silex dans son bref lingot bleu ;
Et la cape d'écoute levait ses images,
Et les shorts étaient courts sur la chair du printemps
Qui campait sur le cuivre de ses métaphores ;
De fortes femmes circulaient dans les soleils
Et posaient sans vergogne au centre du feuillage,
Arrondissant des bras cassants et légendaires
Et réels d'autant plus, pour faire résonner
Les paroles du conte qu'elles proféraient
Dans le vide attentif de la réalité.

*d'où
la voix qui dit
vis
d'une autre vie*
Beckett

La clarté téléphone à la nuit trahie
C'est entre nous, entre les quais, seule
La main longe l'eau du canal

Sous le tract du soleil

◦

La nuit, peu à peu...
Et la pensée salamandre en adieu
De ce jour,

Mais pas un adieu, la pensée
Ou tout comme, toujours,
Peu à peu sa barque est aspirée
Par les byssus du sommeil...

La nuit, sa traversée...

Mais au matin, la rive
N'est jamais la bonne :
Mais la nuit toujours
Déborde un peu le jour
Pour nous donner envie
De vivre une autre vie.

(12-14/05/06 - réveil)

Les ronces applaudissent, c'est le concert
Du concret dans les haies;

La rivière se lave les genoux, la soif
Fait gonfler son charnier;

Des mains sur les yeux caressent dans le livre
D'amples nudités;

La mer à plein bras fait mousser la lessive
De Nausicaa;

Des yeux aveuglés par d'autres yeux regardent
Et disent : je vois;

Couleur, mouvement, turbulence et marée
Est le carmel des fleurs;

Parmi d'autres déchets, une bouteille vide
Brille abandonnée,

Sur le gazon hissant sa plénitude verte
À côté du poème.

(14/05/06 – partout où les yeux se portent)

Par des trous sous les ronces, des faisans
Sortent et entrent qui se prononcent vite –
Et la phrase de Cingria bat des ailes
Et recense les dieux rapides qui buissonnent
Verts et écarlates. Cuisses écartées,
Les braises du climat s'embuent d'une vapeur
Qui ouvre des guichets, des Thabors sur la langue
Qui jacte en mesure. Une vélocité
Fleurit pas loin des contreforts et des compas
Et des loupes en châteaux-d'eau sur l'éminence
De ce papier froid qu'allure un battement
De fées qui entrent et sortent ébouriffées
De vifs coups de jarrets sous les foisons de vues
Du texte se faisant, et par les trous du ciel.

Il perd sa canne et non la vie
citation à trouver

Il perd sa canne au bord de la falaise du trottoir
 Et part à sa recherche. Et c'est un long voyage,
 Et retour canne en main à travers l'étendue
 De jeunesse perdue, ses forêts d'ombres vertes
 Et ses déserts brûlants. Et celui qui revient
 Est un jeune vieillard plus vieux d'une aventure
 Et d'une expédition. Maintenant redressé,
 Sa canne reverdie aux chambranles d'Hercule
 Lui assure la main comme une bien-aimée
 Dont le visage a lui dans l'os du caniveau
 Quand il se fut penché. Plus sûr de son chemin
 Il suit la ligne droite et frôle un autre lui
 Qui laisse dans ses pas les traces de sa canne
 Pleine d'un sang noir et d'un grumeau de mots.

(31/05/06 - l'homme qui ramasse sa canne)

Carlingues et fleurs sur les avions du vide,
Avec le saignement des heures qui défilent
Entre les arbres secs qui bordent l'avenue
Aux paupières de murs et de photographies ;

Maisons accumulées sous les ciseaux des nues,
Comme des chevelures qu'on a sacrifiées ;
Et des tonnes de pas qui ne s'effacent pas
S'abîment dans les puits mélanomes d'ennui

Qui parsèment l'asphalte au frontal de boxeur,
Tatoué de grillons morts et de crachats nantis
Sous les sévères toux des moteurs dératés
Qui gaffent en mimant la vie mal épelée.

(l'avenue)

*e il cielo ove il sole ricchissimo
lascio le sue spoglie preziose*

Dino Campana

Lunes-soleils et les réalités
Avec leurs nuques raides et jambes soyeuses
De noire avenue en pied, cathédrale
Arborant son bavoir in seculo, l'amour
Talon haut piquetant dans les bas-fonds du ciel :
Sur le nez d'otarie du poème, un baiser
Dans sa bulle de Francesca en équilibre,
Irise le matin des rues gouffres ouverts :
Est-ce la rose-brune sur les rochers blancs
Où les mots font fortune ? Ou celle du transept,
Ombres claires qui courent en arôme-fleurs ?
Mais toi soleil, soleil ne te chagrine pas,
Et reste à mendier sur le parvis sans ombre
En grillant cette clope offerte en charité.

(devant la cathédrale de Reims)

Après la lecture du chant trente six de l'enfer

Je rêvai qu'Ulysse ne quitta pas Circé
Qui le garde à Gaète,

Que c'est entre ses bras qu'il franchit le passage
Interdit par Hercule,

Afin qu'il s'engloutisse dans les flots terribles
Où c'est une folie :

Le grec ayant trouvé enfin sa Béatrice
Au sein de sa Chimère.

(un rêve de rêve)

demain les jardins

.....
*ah bientôt, très bientôt, le jardin
 des plantes (1956)*

D

Ah bientôt, très bientôt, le jardin des plantes !
 Écrivis-tu jadis, mais depuis,
 Le jardin est désert de nous et le temps crie
 Comme les animaux prisonniers du jardin,
 Où même les barreaux des cages étaient beaux
 Dans les yeux mordorés des tigres. Maintenant,
 Bien des jardins du monde sont jardins de feu
 Et d'acier où *demain, bientôt*, sont comme un rêve
 Où les amants n'ont plus d'amour que pour la paix,
 Qui est une exotique variété de plantes
 Ne poussant que dans les jardins de féerie.
 Et moi c'est en relisant ta lettre et écrivant
 Ce poème d'amour à ton absence que
 Je sens dans ce jardin secret, l'amour du monde.

(16/06/06 - *demain les jardins ?*)

*Eucharis me dit que c'était le
printemps*
Rimbaud

Nous, dans la campagne assassine alignée
 À l'air qui baragouine sa prière au vent,
 Passions près des haies nues et familières,
 Qui nous enveloppaient dans les draps de leurs voix
 Saccagées de promesses rauques et de plaies
 En fleurs et débandades. Des ponts de criquets
 Faisaient crisser des angles de lessive à quai,
 À même les fanions flottants des éboulis
 Et des gnomons de l'herbe drue de nos midis.
 Nos prières étaient en odeur de genoux
 Dans toute la contrée dont nous étions les dieux
 En arrêt de nous mêmes, bus à nos marais
 Silencieux *et qui montent*. Sur des passerelles
 Chantent des enfants dévergondés *de Rien*.

(une idylle)

L' eau manque au rocher
 Pierre Reverdy

Surplombant sa force, sa foudre gagnée,
 Le rocher se tient à pic en lui-même,
 Avec ses failles, ses fissures, ses
 Débarcadères d'ombres en sautoir ;
 Guerrier arborant le sphinx de sa cuirasse,
 Alourdi de réponses sans questions, il tombe
 En son éternité elle aussi menacée
 Devant nous qui guettons le bruit des fruits qui tombent
 Des branches du ciel désarbré par l'orage
 Qui pend sur les élytres secs de nos attentes ;
 Et le rocher n'est roc que dans notre parole,
 L' eau qui lui manque attise notre propre soif
 D'embarquer dans le clapotis de ses ténèbres :
 Alors que la lumière invite à l'escalade.

(19/06/06 - le rocher)

Le cri des feuilles qu'on entend dans le verger
Des mots qui se prononcent par tous ceux qui parlent
Une langue sans gongs et dégoncée des sèves,
Avec crocs et crochets et comptoirs sans échanges ;
Les noces désertant les taillis bourdonnants
Et toutes frondaisons foulées par les terrasses ;
L'horizon menotté, incarcéré pour vol
Et les prisons partout en fête où l'on consomme
Une monnaie morale casquée de profit,
Les cours en hausse, en baisse pour tout, mais aussi
Les branches, les cailloux, le bruit de l'eau, le cirque
Qui peint sur le motif le regard des enfants ;
Et surtout cette insurrection des amoureux
Assis sur la pelouse du parc de leurs yeux.

(installation d'un cirque au parc municipal)

◦

Perdre pied c'est porté
Par ailes et margelles

Déporté par ces vues
Et ces apparitions

Dans ce pur intervalle
Où perdre pied nous tient

Dans l'axe de la marche.

◦

◦

Des ornières fleuries
En pétales de feu

Reflets incandescents
Sur le genou de l'eau

Au texte apophytique
Et des vignes d'idées

Pour le bel handicap
Qui fait germer l'aubier

De ton corps tout entier
La douleur pétrifiée

◦

Et le sel des idées
Lapé dans le lagon

Du monstre de ton œil
A des lanières d'or

Et des lucarnes d'aubes
Pour qu'à travers soit vu

Le dieu sans dieu de tout.

◦

(19/06/06)

Si on était le soleil dans le deuil de son œil,
 Ou un avion rayant l'éloge des oiseaux* ;
 Un in-quarto : Corbière ou le Pocahontas*
 Avec son paysage lacustre : les mots ;
 Un chalet pour la sœur* et bourré d'explosifs ;
 Une lettre brûlée encore maçonnée
 Par sa cendre qu'un souffle peut réduire en poudre
 À rendre intelligible *jesèmatousvents* ;
 La tonsure lunaire d'un lagon couché
 À plat ventre pour son ordination (son ciel
 Sur la langue) : à propos : longue vue rétractible :
 Amants scrutant-léchant la Voie altérité :
 On ne poserait pas la question du pourquoi
 Les houyhnhnms ne peuvent pas supporter les yahoos* .

(question idiote que ne posent pas les choses)

* successivement: éloge des oiseaux de Giacomo Leopardi - Paysage lacustre avec Pocahontas D'Arno Schmidt - Allusion à : correction de Thomas Bernhard - évidemment Les voyages de Gulliver de Jonathan Swift.

Il entendait tomber des choses sur le toit,
Des chutes de cheveux d'étoiles dans un songe;
Un collier qui perdait ses perles avec son cou
En monnaie de peau nue et louche, *contrefaite*
À son désir; des doigts qui pianotaient à sang
Sur la plèvre de l'aube sifflante aux rideaux,
Et qui avait des moues de lèvres sur un nom
Qu'il prononça tout haut: une chute de oh-;
Mais peut-être n'était-ce que le bruit des mots
D'un poème futur: *il faut que j'y travaille.*
Et quand il s'aperçut qu'il grêlait il trembla
En regardant la feuille blanche qu'il tenait
Dans le feu de ses mains. Et les réalités
Fondirent sur le toit de la réalité.

Elles dansent sur l'ourlet des pluies obscurales
Qui frappent aux volets blindés de nos cités
Moins radieuses que l'aube naine où nous osons
Parmi des raucités de forêts moins obscures
Que le donjuanisme du jour, butiner
Les soupçons d'élégances où l'écho s'attarde
Entre les accoudoirs dandys de nos cieux-creux
Sur le chantier qui chante notre raison d'être
Qui est d'imaginer ce monde enfin réel
Où elles sont la pluie, l'hiver, l'obliquité
Ovidienne du lierre et la complicité
Des choses en germination dans le vécu
Médusé par l'emblème goulé de leur faim
De nous appréhender. *Intervalle dansant.*

(trouvez Hortense)

La forme d'une ville... et les papiers qui volent
Et les mérovingiennes griffures du temps
Sur l'époumonement des façades sans nul
Chronomètre mais talc d'un boucan blanc qui rue
Dans ses impairs et manque avec ses panneaux stop
Change plus vite, hélas ! que la forme de nos
Errances où la voierie poussait l'ouragan fou
De nos évasions des cages de nos cœurs
Si mortels que ce cœur se retourne et revoit
Dans sa mélancolie ce grand cygne de nous
Quêtant comme un beau mythe notre histoire veuve
À travers ce Paris qui bouge comme un vide
Où *mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.*
Où le papier se couvre de signes de nous.

(ce cygne de nous)

Énergumène au champ

Quelque chose vert & buissonnier pour nos haltes
 & des fourches amoroso dans *cela* & *celé*
 Qui bourdonne au mélisme des morts qui zigzaguent
 & un oléolé adoublé-chanfreiné
D'abeillamants drossés à joie d'un *bel morir*
 Avec *silencebruit* déconcertant sur ça :
Collines qui résonnent & forêts & carmin
 & des prés pour les sangs adoublés diablement
 Au haut d'herbe qui cieie ici sa *feunaison*
 D'y chuter & célestement s'y délester
 Lestement de son Né-déjà & pour y Naître
 Justement & *plusprèsplusprès* de son ici
 Plus lourd & qui allège & invite à fouler
 Des milliers & milliers de *Rien* Et en personne.

(28/06/06 - petite élégie en É)

Les parcs en beauté ont parfois
Des faciès de jachère avec des coins de pluie
Qui kiosquent les souvenirs qui flonflonnent
Près des marronniers futiles qui bourgeonnent
De gouffres où défilent des regards d'enfance
Morte se mirant dans les yeux qui dessinent
Les abagues des joies de *jadis-maintenant*
S'effeuillant dans les massifs de floraison,
Où des crucifixions-pétunias s'arrogencent
Le temps qui jacte en sous-main dans les fleurs
Qu'un *Très-Présent-Toutou* compisse allègrement.

Templum partout & sésame d'ornières
 Qui filent sur les versants & c'est
 À rêve-ouvert & *loups en bergeries* des yeux
 Fustigeant les raisons qui *s'éveillent genêts*
 & saisons accordées à rien que rire & bonds
 Aux invasions de nos entéléchies – Templum
 Des eaux mûries & fenaisons de nos ferveurs
 Groggy de larves & carmels débraillés
 Prenant feu & à sang tela recrudescant
 Contre la tempe & l'angle ossu de la ravine
 Empèguée de lumière en vrac & chitinée
 Pour le ramping au vert & le corps & tes doigts
 Rougis au cirque des myrtilles épelant
 Tous les consentements sans filet jetés-bas.

Maillots d'onomatopées des arbres &
 L'emporte-pièce du dieu-regard
 À pleine main dans le carnet où sont
 Consignés les sentiers de nos germinations
 & les lignes de fuite des ombres éclairs
 & des petites mortes déversées par les eaux
 Usées de la nuit & partout les taillis
 Qui mènent leur enquête toisent des toisons
 & mesurent les corps mutilés du sommeil
 Trop juste des gisants & ceints de cécité
 Où le grand huit des ronces met à fleur de peau
 Des enfances goûtant l'aride nudité
 À côté de la nuque sale du ruisseau
 Qui se penche un peu plus sur des consentements.

(Énergumène au champ 2)

Les fruits s'écrasaient sur le chemin violet
Dénigré de frelons avec les miels d'orages
Empoissés de jupes qui envenimaient
Les bois où le canif des lézards se décrantait
Dans les feuilles ourdies par la diction des pas
Sur la langue pendue de la verdure où perle
Un bruit d'encre au bec des hauts sentiers
Où l'on bourdonne de voix en fumée dans le soir
Qui tombe réveillant le bégaiement des haies
Sous le Grêlon d'un ciel manigancé
Dans les lingerie d'oies des légendes avec
La solitude épaisse dans nos mains qui touchent
Aux linges lessivés dans l'œil voûté des eaux
Qui montent jusqu'à l'incipit de nos talus.

(Énergumène au champ 3)

Parcs & autres endroits préservés

Une à une lancées par la Dame aux oiseaux,
 S'éparpillait tout un pinailage de miettes
 Avec chacune sa biographie et son destin
 Sous forme de colombes, pigeons et moineaux
 Et de doigts caressants, secs et sentimentaux ;
 Plus loin la méridienne picorait les feuilles
 Ayant chacune à dire un arbre différent ;
 Et le minus abus suranné d'un œillet
 Se souvient de sa propre histoire et de son nom
 Que lui souffla quelqu'un épelant une absence ;
 Et le journal intime de miss Ivasoi
 Jure que son histoire à lui est un folio
 Tout blanc et non ce mélodrame à deux euros
 Qui n'est qu'un faux grossier de son identité.

(14/07/06 - chaque chose a sa biographie et son identité)

Une femme pétrit le pain de ses cheveux
À côté de la vitre où passent les chevaux
Peinant comme la clef des nuages futurs,
Tandis que dans le parc s'embrassent deux enfants
Parmi les envols poussiéreux des présages
Où le soleil pénètre en pourpoint renaissance.
Et devant les mots d'ordre d'une catéchèse
Violente et moderne d'un mur de façade,
S'insultent des brutes verbe haut qui souille
L'eau du caniveau. Il y a des agrès
Pour la petite enfance où la guerre fait rage.
Un qui écrit regarde à travers le vitrail
D'un amour qui perdure,
Les choses exister depuis la nuit des temps.

(aire de jeux)

Zones de turbulences

Rouge déluge d'orage et le drôle de zèbre
Du ciel dans la gueule du loup qui court
Dans la vallée sur ses forges de pierres :
Opéras en jachères leurs arias frondeurs.
Et grêlons magnifiques sur les passerelles
Conduisant aux cuisses des sentes offertes
Aux éclairs chevelus. Et les saute-ruisseaux
De l'averse piétinent les sentiers gorgés
D'un débord essentiel, ils occupent l'espace
De hauts chapiteaux et sèment des écluses
Aux flaques jongleuses pavoisant ici
Comme des étendards contre les accalmies
Des fades soumissions, et font en *italiques*
Quelques citations de hautes turbulences.

(septembre 2006)

C'est joli la couleur, dit d'un ton enfantin
Celle qui contemplait le cordial d'un arbuste
Époumoné de roses près de son giron
Palpitant comme un vol, alors que les taillis
Ourdissaient des émeutes en toute *innocence*,
Et qu'un lit d'hôpital flottait dans les hauteurs
De l'air qui blanchissait et qui restait à vivre,
À bouger, et se transformer en un sourire
Pour atteindre le monde et le midi des choses;
Et tripotait l'ourlet des sèves qui bordaient
Sa présence dans la contrée tout en fronde,
Où le désir lâchait ses castors dans les eaux
Aux genoux écorchés, aux aines négligées,
Dégageant une odeur de haches et d'entailles.

Le soleil bof bouffé des asticots,
Et les arbres trop las dégoulinent le long
De quelque chose qui veut sans vouloir ;
Où vont les éboulis vont aussi les ferveurs
Pleines d'égratignures ;
Et des taches de mûres, comme au tableau noir
Dessinent des lèvres au faciès d'hôtesse
Des haies ensuées de rousseurs défrayées
Par la santé des mouches ;
Un lunch de larves poisse l'ourlet des sentiers,
Et le short des buissons mis bas jette un relent
D'abîme caressé de mots sur le papier
Froissé, jeté parmi les déjections du vent :
Non loin c'est un random de lymphes circulant.

Placard blanc

I

Carrefours envolés de partout avec les murs
Pour accouder le parkinson des idées,
L'œil à la lucarne dans le paysage
Piaffant à l'extérieur ruant sur la carte
Et qui est le sol dur changeant où tenir
Entre les doigts des feuilles tout près du courant
Qui brise nos lumières dans ses raies
Aux lignes de départs, plus pesants
Que le compartiment du cœur bondé de lest
Circulant sur la voie du concert d'autres voix,
Guidés par les mouchoirs agités des nuages
Qui sont les agrès d'un horizon qui fuit
À tâtons où la table chavire où le front
Ligne à ligne sillonne tout le placard blanc.

II

Chemin faisant dans les clartés sinueuses
Entre le coin du mur et la flèche de l'arbre
Une ombre qui remue cherche la clef de l'aube
Et passe la parole avec la main qui pend
Sur le ballast où tout circule de profil,
Où l'aile du papier palpite un peu plus haut
Que la sueur de l'eau du ciel sur les pierres
Et pèse un poids plus lourd sur le courant blessé
D'une étoile dans l'aile ;
Et ce grand titre blanc contre la palissade
Qui tourne au vinaigre chambranle l'espace
Avec les mots qui viennent sous les doigts du monstre
Au visage voûté par la vitre du temps
Et que la lampe éclaire d'une autre clarté.

III

La roue qui déraille, le trou du troupeau
Derrière la fenêtre fermée de l'orage
Et sa lourde toison qui foisonne,
Les bruits en gradins et les voix des enseignes
Parmi les tumultes casqués des étages
Et la prison des arbres dans le fruit des rues,
Tout roule sur la faille de l'être agitant
D'une main solitaire la même chemise
Blanche sur les mots qui reviennent toujours
Où *la faim bat sa conquête* et puis
Tout le mouvement du cœur en engrenages
Sur le littoral rapace de la page
Où s'imprime la trace sèche du chantier
Fourvoyé qui se perd et change de décor.

IV

Les genêts écrivent la lumière aux versants
Avec de petits cris jaunes sous les ongles
Et les ronces se fardent d'anciennes blessures
Au goût suave de baies ; le vent bat la campagne
Et la dénude avec ses mots couleur de voix
Pleines de doigts coruscants, les buissons
S'étouffent sous la braise attisée par un souffle
Invisible accoudé pour rédiger son livre
À même un paysage qui file en oblique,
Où l'hôtel des ornières encombrées de haltes
Tend ses draps sur le fil des champs où tout le blanc
Pitche dans l'ombre nue des bosquets subjectifs
Où rauquent des scripts raturés et furtifs,
Près des rouilles feulant après des essieux morts.

Parachutages de rendez-vous de pire et profond
Aux dentelles du bois d'encre et verbalité imprudente
Autant que touffe et toujours pour contrer
Pour que contrée soit d'être myriades et griffes
De bondir amour bec et ongles partout
Aux pourtours de ce je qui gèle sans ce ce
Qui lui tombe du ciel de ce stock de bretelles
En bleu décomposé qui jacte des épaules
Et crac déboule avec un haussement d'agrafe
En l'enchevêtrement corymbique des mots
Tout ce frou-frou d'étoiles collutoire entrant
En collision avec sa chimère exténuée
Devenue sa chimère éternuée du coup
En plein dans le crénon d'y mordre en plein dedans.

(hors miroir)

Dans le soir des bateaux sur le canal
Rougi par les chandelles de l'intimité
De la fête, et les enlacements et baisers,
Crépitait le feu d'artifice, tandis
Que la prêtrise des seins des femmes bénissait
Les paumes des jeunes hommes profitant
De cette obscurité de voiles qui tombait
Trouée par les éclats de rire des fusées.
Les tables palpitaient de voix qui sirotaient,
Dressées sur des gémissements de pelouse
Comme des autels faits pour être souillés par
Le désordre des gestes débordant des yeux
Autour d'un volubile brasier de cageots
Faisant la nique aux froids calculs des entrepôts.

(description d'une fête près du canal de l'ourq en septembre 06)

Des scènes à champ dans la campagne roulent
Sur des rails de boues luisantes d'éperons
Et filent emportant les comédiens grimés
Qui miment nos férocités et nos douceurs
Sur l'aile de phalène du soir démasqué
Par le feu d'artifice et le oh des fusées
À l'instant du bouquet final et des amours
Commencés allongés dans la modernité
Des fleurs de la pelouse où la foule a des yeux
De la même couleur changeante que le ciel
Qui récite son texte : oh la rouge oh la bleue
Alors que le buisson secoue son blue-berry
Près des couples mêlant aux rires les adieux
En portant un toast bègue à tant d'éternité.

(07/10/06 - feu d'artifice)

De petits parkings choient des branches
Sur l'osseux de l'œil qui s'écrase
Au pare-choc du lierre où s'involucre
Ton rêve nomade qui offre
Sa faveur aux arbres pour qu'ils aient toujours
Le goût de ce printemps qui garait nos ardeurs
Sur le béton des feuilles que motorisait
La taupe pourrie du soleil;
Ses grabuges et ses errata nous déféraient
À des parkings groggy, des suaires de fronde
Sur la peau des pierres quand nous recherchions
Les plus basses ornières et les nudités
Crapuleuses des liserons épileptiques
Des sanies superbes qui nous fustigeaient.

(la fin du printemps)

Ici, les chantiers ne savent pas chanter
 Mais émettent des bruits de gorge de tombe
 Boueuse d'avenir où s'englue le présent
 De la ville où tu marches seul avec les murs,
 L'allure provisoire des arbres portant
 Des oiseaux mal tenus qui disent : – « c'est d'la merde,
 C'est d'la merde en branche » aux âmes timorées
 Qui passent se disant – « comme leur chant est beau,
 Et comme ils ont raison *malgré tout* de chanter
 Vérité, vérité et rien que vérité ».

Cependant se reprennent humanistement :
 – « Je n'ai jamais dit ça, je n'ai jamais dit ça »
 Et vont rassérénées cultiver leur jardin
 Que fait puer l'engrais moderne sans purin.

(*éloge des oiseaux et de Léopardi*)

*les routes n'aiment pas qu'on s'arrête
mais qu'on les prenne au mot.
carnet d'un voyageur*

Tout au bout du parcours on lira l'écrêteau
Indiquant le lieu-dit ; la machine à écrire
Des arbres sans cesse annonce : « c'est la fin
Des fins » et la route va vers la trouée
Dont bée le muffle clair et qui ne promet rien
À ceux qui sont et font la route et qui regardent
Le spectacle forgé avec des forcenés,
Où les talus s'affublent de choses étranges :
Des lampes, des chapiteaux, des in-folio
Avec des citations comme des animaux
Aux élytres trompeurs circulant aux talus,
Et de petits cadavres pentus très gentils
Sur la route qu'un fou enroule comme un crêpe
Autour de son poignet.

(11/11/06 - vers le lieu-dit)

Ce novembre triste de guichets fermés,
Avec sa morve de défunts qui pend à chaque bout,
S'égoutte sur les bords de vos chapeaux virtuels,
Ô passants des survies quotidiennes,
Ô villes qui filent le mauvais coton,
Et dévident les sommets hypothénar du ciel
Qui empaume nos minarets lascifs, et ferre
Le cheval de nos verbes pluriels;
Les coups d'cul de Kuchiuk-Hânem des peupliers
Exhibent les seins du temps tout gonflés
D'hypothèses d'arçons pour d'autres équateurs
À main chaude de pointe, afin de déniaiser
Novembre, ce puceau des tombes de l'hiver,
Qui tremble dans ses draps couleur de pénitent.

(12/11/06 - peupliers en novembre)

La ville te douche les épaules avec ses sangles
 De rude injonction matinale – Il te faut
 Te lever pour plonger à corps perdu
 Dans l'amitié de l'encre où tu te noies et nies
 Les bacilles du jour abstrait, la volonté
 Qui bâillonne la voix qui crawlève aveuglément
 En soulevant la sueur des mers du sexe et des
 Odeurs de draps souillés de pureté qui tache
 La blancheur complice comme une auréole,
 Mouiller le peuple heureux du maillot vers ce rien
 D'un rire-phare au loin d'aucune conclusion,
 Que cette traversée d'une eau sans profondeur,
 Que sa langue où le sel est gouffre musical
 Où flotte la voix nue qui *mouille* au bon endroit.

(*le bain du matin*)

Chaises abandonnées sous la pluie et deuil
 Des fleurs près des barques du vent
 Et mer... mer..., dans les jupes des femmes
 Qui bercent le regard de l'homme qui s'isole
 Près du môle, (la foule se rue aux abris
 Colorés, se confie aux loufiats empressés
 Du confort hôtelier). C'est l'déluge :
 L'averse lit tous les journaux orphelins, leur
 Promesse d'arche tombe à l'eau *comme toujours*,
 Quelqu'un demande : « et celui là là-bas c'est qui ?
 Il se fera mouiller jusqu'à l'os, il est fou ».

Et le ressac élève ses chiens à ses pieds,
 Pendant que les pourboires tintent aux soucoupes
 Écussonnées aux armes *Des preux chevaliers*.

*L'aile de la vue par tous les vents
Étend son ombre par la nuit*
Paul Eluard

Ces lettres sur la ligne et l'humide chaussée
Inquiète du soir et les animaux noirs
Du courant, et les sombres racines, les voix
Et les remous de l'air roulés vers les cloisons,
Les sillons des éclairs qui bleussent le sang
De nos amours défaits qui obstruent les fenêtres
Et les ouvrent sur un visage qui pivote
Sur l'arbre du temps applaudi par des ailes,
Entre les rideaux verts des attentes-ornières
Où s'achemine et bouge la main de l'esprit,
Ce petit apprenti des rigoles d'étoiles,
Pleur dégingandé du ciel sur le carreau
Où la chambre respire : Ce sont les aplombs
Où se tenir à l'ombre où la lumière pend.

(au dos de la ville)

Insistant, le loufiat du jour tend le plat
Trop luisant du possible à l'homme qui sort
De son pavillon lorgnant le pissenlit
Maigrichon de l'allée. Et c'est un appétit
Démesuré soudain, un besoin d'infini
Qui le prend tout entier et il se sent grandir
Grandir comme un Titan dans cette immensité.
Mais c'est le gloussement d'un coq lutinant
Un cotillon de plumes troussé par le bec
De merle du soleil qui l'amène à poser
Les yeux sur sa clôture peinte, ses outils
Bien rangés à côté de ses cuissardes neuves :
« Hé merde se dit-il, c'est plus de neuf arpents
À offrir aux vautours à l'instar de Tytios. »

(l'homme au seuil du pavillon)

Une circulation se fourvoie dans les chambres
En tourmentant les murs éclairés d'un visage,
Tropé fomenté par de vertes lubies
À l'heure-géranium où la pensée balconne,
Où le linge a pendu sa guitare de honte
À la corde mutique et grise de l'hiver;
La vitre aux doigts de ronce homérise le cri
Des laborieux corbeaux sur le champ des moteurs,
Et comme Saint Thomas touche la plaie du jour
Où fermentent les choses d'où montent les bruits
Et l'odeur des aisselles de la ville ouvrant
Son chemisier roide sur des torsés froids
Qui s'ouvrent un chemin vide de parenthèses
En bombant vers des panthéons de morts-vivants.

(chambres en ville)

Ventres, vélin tendu blanc, non, froment
Émondé demeuré auroral, immortel—
 Plage où se déposent les mousses pelviennes
 De l'éternité : le visible et l'audible :
 Notre éternité, aveugle sur la grève ;
 Galop de jusant sabotant sable et frai,
 Varech, mysticité des écarts saumurés
 De la mer décantant ses mégères, ses Duse
 Dans leur abandon sonore de litière
 Où la langue se page, rameute et trasciné
 Les dépôts de toutes nos métamorphoses,
 Tire les rênes des falaises de la chair
 Troublée par le passé : pieds des Nausicaa
 Visibles-invisibles orteils du rivage.

(plage de lecture illustrée de baigneuses)

Ah cette vieille robe de printemps
 Avec l'ourlet des caves,
 Le biceps de la ville tatoué
 Qui fait *danser du ventre*
 Une pâle sirène.

Odeur du caniveau
 Comme un tableau de maître
 Dans un coffre forcé.

Et les genoux ruineux de l'étendue exhibent
 Les alligators hymniques des ronciers
 Vers la grotte harmonique
 Et les probes sanies.

Ah cette vieille loque loquace indolente,
 Tenons et mortaises pour terreur précieuse
 Bouclant le sommeil.

Les arbres lourds alument sur un outrancier
 Désespoir qui console.

(même l'air autour de nous vole)

Les trèfles-chanteurs de la solitude
Qu'évoqua Iseult-Eurydice,
Dans une lettre où elle signa
De ce double nom,

Ce jour de février chantent cruellement.

Dehors la pluie est lente et frappe doucement
La vitre vide avec des doigts cassants et froids,
Comme ceux de la rive d'encre qui fait signe,

Ce jour de février où les feuilles se couvrent
De son écriture.

(21 février 2007)

Le vieil homme du jardin dit : « dans ce *guerreetpaix*
Qu'est le monde, je fais ce souhait :
Un banc dans un parc entouré de taillis
Avec l'odeur de l'herbe fraîchement coupée,
Un chat qui se prélassé en sa définition,
Un chien qui pisse l'œil écarquillé sur rien
Et la patte levée non pour prêter serment,
Les belles odalisques couchées des allées
Relevées sur un coude pour voir les instants
Qui s'ajoutent sans cesse aux instants de ma vie,
Alors je resterai assis là sur ce banc,
Une lettre et son enveloppe pour toujours
Glissées entre ma peau et le monde, une lettre,
Une petite lettre, voilà mon souhait ».

Quoi qu'il fit, l'orage, fier-à-bras,
Ne put ce jour là que renforcer
La beauté translucide et sournoise
Des serres ; et les fleurs volubiles
Des petits déluges succombaient à soi
Dans les clochers des hauts talons néréidiens,
Sans fracas mais avec une âpre obliquité
Dans le geste d'oser la cambrure des palmes ;
Ébauches cristallines d'îles trop désertes,
Éloquents canotiers de songes albinos
Tissés dans les raphias rouis des rhapsodies ;
Quoi qu'il fit de ronflant, l'orage dépêcha
La pluie qui avec nous partage la demeure,
La manne, le boisseau, et le regret amer.

Vœux pieux est le soprano du bourdon
Qui se prend aux rideaux et se heurte à la vitre
Enceinte d'une transparence abrupte qui colle
À la peau sa falaise de clarté sournoise,
Et plonge dans les rues affairées au briffing
De ce temps où nous sommes,
Dans cette insolvable ténuité de l'être,
Où seule nous requiert la graine de l'absence
Qui pousse la note aiguë des migrations,
Dont nous rêvions pour dégriffer le bluf du ciel
Déjà tombé sur nos gauloises nostalgiques
Et leur fumée de mots, nos livres, nos poèmes,
Les aquariums où frêles poissons exotiques,
Nos armes pacifiques nagent tristement.

(nos livres, nos poèmes, nos armes...)

Le monocle brisé de la ville
Avec les bruits de l'œil, s'immisce sur la peau ;

Et la journée s'exhibe avec ses élagages
D'astres ossifiés, ses corniches avec
Ses pétales criards ;

Où midi fait crisser le diesel de ses ongles,
Une tendresse berce le poupon des vitres
Qui est la coupure où tout devient visible
À travers les abréviations de la lumière,
Où ton visage éclaire

Un beige de parking où même la poussière,
Tend le poing vers nous.

Grandes vaches et roses avec mégalithes,
Et les affrontements de gamelles dans les
Cuisines de nos âmes mortes, dans les fleurs
Saumâtres des fumées aux congrès de nos vies,
Avec les moindres mots pour nous restituer
Regards contre regards, la vue à quatre feuilles,
Et le fourmillement de tous les fourniments
Dont nous avons soucis comme d'un minerais
Sans muezzin ni édits, mais ratures et flux,
Dans nos propriétés de corps à corps, sillons
Avec l'esprit en herbe et large faux de bord,
La tête balconnée sur l'ongle des prairies
À herse que veux-tu qui vaut son pesant d'corps,
Et nos moutons de peur tondu aveuglement.

(18/03/07 - situation de l'être)

*... alors il lâcha d'auprès de lui la colombe
pour voir si les eaux etc... etc...
genèse*

Piète la colombe sur la balustrade :
Elle picore un rien, rien que pour picorer,

Puis s'enfuit, effrayée, sans raison apparente
Que d'être colombe. Elle emporte à son bec

Un brin de son plumage.

Et sur la balustrade, plane comme une ombre,
Un vide menaçant.

(les giboulées de mars)

Quelqu'un dit des mots blessants à quelqu'un
 Qui ne dit pas un mot mais entend
 Les rumeurs d'épopées lointaines dont la voix
 Qui s'est multipliée, se multiplie encore ;
 Et celui qui entend affronte ces armées
 Qui déferlent vers lui en formations serrées :
 Hannibal, Attila, Alexandre, SS, Huns :
 « Il en fait une histoire ce con », pense-t-il.
 Et l'autre continue l'offensive, hanté
 Par ses cohortes inconscientes, ses rancœurs
 De défaite en défaite, et se veut victorieux :
 « Je le mettrai à bas, il pliera *Nom de Dieu* ! »
 Mais au lieu de plier, l'autre pense à part soi :
 « Que c'est la digestion qui déconne chez lui ».

(la pensée dans la rue)

Ville boutonnée dans ses grues, chantiers,
 Ces nuages en creux dans les yeux de Teucros
 Songeant à Salamine. Pluvieuses les mains,
 Fouillant les poches pleines de travaux des jours,
 Se comptent sur leurs ongles dans le lac de miettes,
 Ramassis d'angles morts de la vie sans oiseaux ;
 La blouse remisee des arbres sans emploi
 Pend à l'incertitude du siècle entamé
 Presque par contumace.
 Devant le lycée, de petites Hélène
 Mettent à couvert du grec sous leur manteau ;
 La pluie pleut sur la pluie et le temps sur le temps
 Où les pas s'engloutissent dans les pas. La ville
 Amplifie ses iconostases de dénis.

(amplification de la diminution)

La cave a mangé son chapeau
Et recraché sa taupe ;

Avec la taupe nous sommes requis
De nous faire un chapeau

Avec une visière à flatter de la main,
Une cime soyeuse,

Un sommet quotidien qui pend à la patère
Une auréole d'air,

Un sous-sol aussi bien, un terrier : profundum
Où se conserve l'ombre,

Un chapeau-munition pour les doigts qui caressent
À bout portant le Monde.

(le chapeau de taupe)

Tu marcherais à mes côtés, frôlant des portes
Pleines d'un bagout de forêts seigneuriales,
Dont les cerfs seraient gérants, dont les fougères
Entonneraient les psaumes neumés du venin
Qui orne le village natal de tes seins ;
Et dans l'odeur des bêtes au regard de clés,
Traverserions le pré où fleurissent bouées
Pour les déluges, barques prenant l'eau sous nous,
Deux compas amoureux de leur écartement
Qui ne mesure rien tout comme les violettes
Qui violent le chemin vers de verts abreuvoirs
Où plongent les houris criardes du soleil,
Où la cendre de l'eau touille ses salamandres
Au cadran dont nos yeux *règlent l'échappement.*

Dans le soir, les ronces de la lampe applaudissent
 Un homme vêtu d'un sombre sarreau,
 Qui siffle un morne chant en ramenant à soi
 La robe d'un silex qui crépite et un vieux
 Sac de lettres, vocables
 Arrachés au versant d'une parole due
 À la très forte pente où les précautions tombent,
 Alors qu'une fillette passe à son poignet
 La carriole du songe, cependant qu'autour
 La ville dort son lourd sommeil de contentieux
 Sans entendre le son que fait un coquillage
 Sur son étagère et qui promet la mer
 À côté d'un Homère contant les exploits
 De ceux qui attaquèrent ou défendirent Troie.

(le songe de Tirésias)

Mouettes usinées par un ciel excessif,
 Algues, bras retroussant leurs jupes à regret
 Tout en snobant les frondes argentées qui mouillent
 Les bords où s'ébattent les ourses d'écume ;
 À l'étrave de l'air qui est le corps d'un autre
 Plus délié avec des embrassements fous,
 S'étendent les draps des falaises, turbans
 Du visible ceignant le front de l'invisible ;
 Narines des rochers flairant avec des bruits
 Les relents d'épuisettes sur épaules nues :
 Près du môle, une neige s'ébat comme une herbe
 Mâchée par le temps ; et lofant, le litham
 Du soleil sur la peau, hissé haut : des baigneuses :
 Voyelles, consonnes qui plongent.

(le jour J sur la plage)

*Le temps de l'année est plus qu'indifférent,
Le mois de l'été et le monceau de neige
Sont mêmes dans la routine que je sais
Hébété que je suis dans mon enfermement.*

*Le vent qui accompagne les solstices
S'acharne sur les volets des métropoles
N'irritant nul poète en son sommeil, et sonne
Le glas des grandes idées des villages.*

*La maladie du quotidien...
Peut-être si l'hiver une fois pénétrait
Tous ses pourpres passés le ton final de l'ardoise
Persistant sombrement dans un brouillard glacé,*

*On pourrait se montrer à son tour moins méfiant,
D'un tel mois extraire un plus parfait humus,
Déclamer de nouvelles oraisons du froid.
Peut-être, peut-être mais le temps s'obstine.*

*(The man whose pharynx was bad)
intrusion de Wallace Stevens*

N'attaque pas les objets
E.Pound

Tout t'instrumentalise, les arbres, les plantes,
Les oies, les objets et le papier-cadeau,
Le harnais des chevaux, les lunettes du prof
Et la monnaie rendue pour un achat mineur.

Ne les afflige pas avec des doigts bronzés
Par la guerre et l'usure, ne les attaque pas
Mais caresse les choses avec la distinction
Des fenêtres ouvertes sur un paysage.

Même si voir te change en cerf, la nudité
De Diane, sa beauté, se sont tes propres chiens
Qui te dévoreront dans un banquet de fête,
Non la bête édentée, étrangère à sa proie

Qui se tient coite toute prête à t'attaquer
Comme le ver du bois, la poutre et l'in-folio,
L'humidité, la paille, le mur, l'ex-voto
Ou le mildiou, la feuille aigre du haricot.

Maintenant, regarde qui veut
Ulysse's – Joyce

Comme à sandymount Stephen Dedalus
 Subrepticement colle sur un rocher
 Sa crotte de nez,

Au tournant d'une rue, je confie mon poème
 À un angle d'immeuble,

Ou comme un chewing-gomme, le colle sous le siège
 De l'abri du bus,

Me comportant plutôt comme Léopold Bloom
 Zieutant à sandymount,

Une beauté qui boite, un mouchoir agité...

Et le feu d'artifice qu'il faut évacuer
 Quelque part n'importe où.

(12/04/07 - à Sandymount)

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 27 février 2009

ISBN: 978-2-35554-074-5

EAN: 9782355540745

ISSN *Collection Djinn*s: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009